

Histoire française : récit du 21 juin 1944

Par René Tilhet.

Merci à Albert de nous avoir communiqué ce manuscrit inédit et à Jardin David de l'avoir patiemment retranscrit. Écrit à la plume fin 1944 sur un cahier d'écolier, cet émouvant document est ainsi tardivement tiré de l'oubli.

Daniel Laurent

Il s'en est fallu de peu pour que ce manuscrit écrit à la plume Sergent Major et à l'encre violette, rédigé dans un bon français tel qu'il était enseigné à l'école primaire en ce temps là, ne soit jamais connu. En effet, il y a maintenant 20 ans, René Tilhet me vendait un terrain. Sur ce terrain se tient un vieux bâtiment dans lequel il avait entreposé divers matériels agricoles anciens à ferrailer ainsi que des emballages qui contenaient divers papiers : des vieux livres, des anciennes brochures, le tout destiné à être brûlé. Curieux par nature, j'ai plongé le nez dans cet amas de paperasse qui sentait le pipi de souris, j'en ai retiré un cahier d'écolier et me suis mis sur le champ à le lire. Après lecture, il était évident qu'on ne pouvait laisser disparaître le récit d'un adolescent qui relate par le menu des événements tragiques dont il avait été le témoin oculaire. Il les a retranscrits trois mois après les faits. Une histoire, qui somme-toute est l'Histoire, attendait d'être connue. Aujourd'hui une occasion s'est présentée et avec l'accord du conteur je l'ai transmise à Histomag'44 pour être lue par tous.

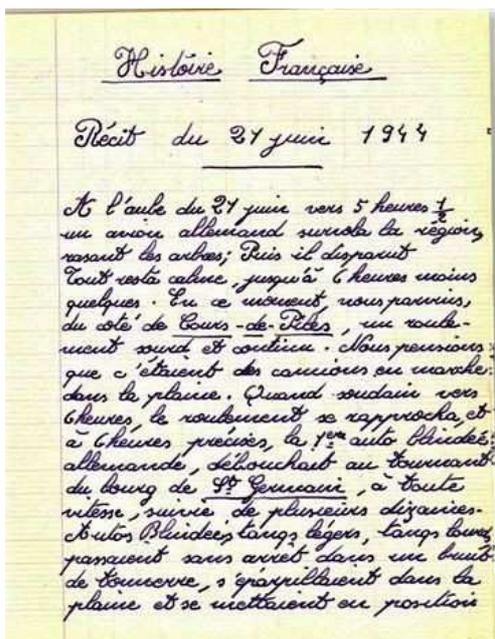
Albert Gilmet



Lieu de la découverte.

Histoire Française

Récit du 21 juin 1944



À l'aube du 21 Juin, vers 5 heures ½ du matin, un avion allemand survola la région, rasant les arbres. Puis il disparut.

Tout resta calme jusqu'à 6 heures moins quelques. En ce moment, nous parvint, du côté de Cours-de-Piles, un roulement sourd et continu. Nous pensions que c'étaient des camions en marche dans la plaine. Quand soudain, vers 6 heures, le roulement se rapprocha, et à six heures précises, la 1^{ère} auto blindée allemande débouchait au tournant du bourg de Saint Germain, à toute vitesse, suivie de plusieurs dizaines. Autos blindées, tanks légers, tanks lourds passaient sans arrêt dans un bruit de tonnerre, s'éparpillaient dans la plaine et se mettaient en position de tir. On entendait déjà le bruit sourd des obus qui pleuvaient sur Mouleydier, accompagné par le crépitement des mitrailleuses.

Puis arriva 6 voitures légères portant les officiers. Elles s'arrêtèrent dans le bourg, ses occupants en descendirent criant des ordres.

Derrière ces voitures, quelques blindés encore puis plusieurs camions chargés de fantassins firent halte. Les soldats aussitôt s'infiltrèrent dans les jardins, dans les champs de blé face à Mouleydier.

Puis, sur le commandement bref d'un officier, une voiture portant un haut-parleur se plaça devant l'église de Saint Germain. Aussitôt le tir cessa et l'officier cria dans le haut-parleur :

« Habitants de Mouleydier, rendez-vous. Toute résistance étant impossible, montez vers Saint Germain avec des mouchoirs blancs. Si dans un délai de 10 minutes, tout le monde ne s'est pas rendu, le tir va recommencer et le village sera entièrement rasé ».

Puis il compta les minutes et la 10^{ème} il cria encore :

« Habitants de Mouleydier, le délai étant passé, l'attaque va commencer ».

Et ce fût la ruée : les tanks lourds firent feu de leurs gros canons, les mitrailleuses balayaient les pentes, tandis que les autos blindées attaquaient en force, chargées de soldats.

Pendant ce temps, les fermes de Saint Germain, dans la plaine, étaient occupées par des détachements de fantassins, qui les fouillaient minutieusement allant même jusqu'à enfoncer leurs baïonnettes dans le foin pour voir s'il n'y avait pas de « terroristes ». Les papiers d'identité étaient rigoureusement contrôlés.

Puis, petit à petit, le bruit de la bataille diminua d'intensité, les défenses du pont venaient d'être percées et les premiers blindés entraient dans Mouleydier, suivis bientôt de la plus grande partie du convoi. Par moment on entendait encore quelques rafales. C'était un tank qui tirait sur des hommes du maquis, faisant feu par-ci, par-là. Enfin la bataille cessa, les voitures des officiers descendirent à Mouleydier, suivies du reste du convoi.

A 9 heures, Saint Germain était revenu dans le calme complet. Nous ignorions complètement ce qui se passait à Mouleydier. Nous croyons que la tranquillité était revenue pour nous, quand vers 11 heures plusieurs side-cars remontèrent dans le bourg de Saint Germain. Quelques soldats occupèrent les carrefours, tandis que d'autres entrèrent dans une maison, prirent une table, des chaises et installèrent tout ceci sur la place.

Bientôt, arriva 3 officiers qui prirent place à cette table et la dégustation des apéritifs commença.

Petit à petit tout le convoi remonta. Ensuite arrivèrent les prisonniers de la résistance, les mains liées derrière le dos, escortés par plusieurs soldats, l'arme à la main. On les fit ranger face au mur du jardin de presbytère. Derrière eux, 3 sentinelles conversaient en ricanant.



Blindés allemands de la 11^e Panzer Division en opération dans le Sud-Ouest. 200 engins de la formation Bode arrivent à Port-Sainte-Foy le 18 juin 1944 à l'aube

Sur la route de Bergerac. On les retrouvera ensuite à Mouleydier, Pressignac...

Puis ce fût la procession des pauvres gens de Mouleydier, les hommes d'abord en colonne, les femmes et les enfants ensuite, conduits également par plusieurs soldats.

Enfin, 2 blessés du maquis, portés sur des civières, furent déposés, l'un dans une ferme, l'autre sur la place de l'église. Les habitants de Mouleydier, un instant arrêtés dans le bourg sont conduits dans un grand fossé le long de la route de gauche, où ils devaient rester toute la journée.

A Midi, on ne voyait plus que des allemands, partout des allemands. Ils entraient dans les maisons pour demander à boire. D'autres, chargés de victuailles, produit du pillage, s'installaient à nos tables, tous heureux de leur victoire. A midi ½, les prisonniers du maquis, furent amenés derrière un bâtiment. Là, un de ces malheureux fût fusillé après avoir été obligé de creuser sa fosse. Je me souviens la joie de 2 allemands en entendant le coup de revolver. Ils laissèrent même leur nourriture en disant avec une joie folle : « Terrorist ! kaput ! ».

Ici ne devait tomber que ce malheureux, les prisonniers repassèrent encore, se dirigeant ce coup-ci, vers une grange où ils furent enfermés sous une surveillance sévère.



Et pendant que les 1^{er} incendies commençait à s'allumer, les convois chargés à bloc de linge, de victuailles, de postes de t.s.f, de chaussures..etc, remontaient vers Saint Germain croisant les camions vides qui allaient chercher autre chose. Le pillage était systématique. Les officiers pas

plus que leurs hommes ne se montraient dignes d'être soldats.

Ils discutaient ferme, fêtant joyeusement leur victoire, sans faire attention qu'à côté d'eux, étendu sur une civière, un homme subissait son sort sans une plainte. C'était le Lieutenant VANNAC, grièvement blessé le matin à l'attaque de Mouleydier. Jusqu'à 2 heures il resta là sans soin sans une parole de réconfort.



René Tilhet a 12 ans

A 2 heures un officier s'approcha de lui et lui demanda si ses blessures le faisaient souffrir, puis s'il ne voudrait pas recevoir les derniers sacrements de l'église. Le blessé ayant accepté, l'allemand alla chercher M. le curé de Saint Germain qui s'empressa aussitôt de faire d'abord son devoir de prêtre, puis son devoir d'homme. Les derniers sacrements reçus, le blessé dit ces quelques mots :

« Vous direz à ma femme que j'ai fait mon devoir, tout mon devoir. Si je dois mourir, c'est en Français ».

Ensuite quelque voisins s'enhardirent à s'approcher et des soins furent donnés au lieutenant VANNAC. Quelques aliments liquides furent pris par le blessé, mais que pouvions-nous faire à un homme ayant la mâchoire fracturée, le ventre atteint par une balle, la cuisse déchirée et un pied traversé.

Nous ne pouvions, hélas, lui apporter qu'un infime soulagement. Mais ce qui lui faisait le plus de bien c'était d'être avec des français. En effet à son attitude, on voyait le plaisir que lui procurait notre présence. Sa pensée revenait souvent sur la situation présente et il murmurait : « Ils vont me fusiller ».

Mais Monsieur le Curé lui ayant dit qu'il allait demander de le faire mettre chez lui afin de mieux le soigner, il fut rassuré.

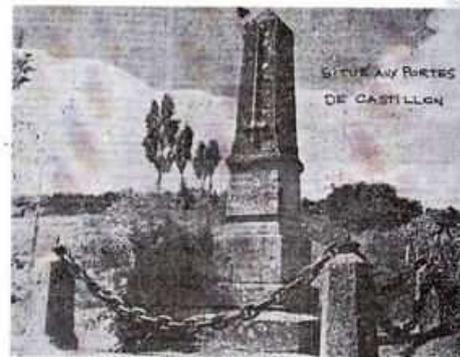
Mais la demande se heurta au refus formel des officiers allemands qui disaient :

« Ne vous occupez de rien, ce soir nous le ferons porter à l'hôpital ». Et le lieutenant VANNAC resta sur la place.

Pendant ce temps, les soldats circulaient dans les rues, de plus en plus excités par l'abus de vin et d'alcool.

Ils entraient dans les maisons, nous menaçant de leurs armes si l'on ne portait pas à boire assez vite. De plusieurs côtés arrivait du bétail pris dans les fermes. Les bêtes étaient chargées sur des camions qui aussitôt le chargement complet partaient via Bergerac.

MOULEYDIER,
le village aux 186 maisons incendiées par "représailles"
se relève lentement de ses ruines
"Tout en conservant son cachet de terroir, il veut
s'adapter au goût et aux besoins modernes",
déclare M. LAMBERT, maire de la cité martyre.



(Photo New York Times)

Mouleydier, village martyr, saccagé par les Allemands durant l'occupation, appartient depuis longtemps à l'Histoire, témoin ce monument qui commémore la fin de la guerre de Cent ans...

Onze jours après Oradour-sur-Glane, le village de Mouleydier, dans la pittoresque vallée de la Dordogne, était l'objet de "représailles" de la part des occupants. Si le massacre ne fut pas total, comme dans la petite cité limousine, l'incendie anéantit cent quatre-vingt-six maisons dans le bourg, fort d'environ huit cents âmes. Six personnes périrent à Mouleydier et dix-neuf au quartier de Saint-Germain.

Et tandis que derrière les jardins, sous un gros chêne, les habitants de Mouleydier attendaient le bon vouloir des allemands, nous avions ici, la libre circulation, à condition de ne pas dépasser les limites du bourg. A chaque carrefour, mitrailleuse braquées, les allemands veillaient à ce que ces conditions soient respectées et aussi à ce que leur sécurité ne soit pas troublée.

Et l'après-midi passait lentement. Sur la place, les officiers discutaient toujours. Quelques uns parlaient même aux habitants. Parmi eux, un homme habillé de bleu, parlait sans accent et sa démarche était celle d'un français. Un moment il s'approcha du lieutenant VANNAC et lui dit que partout où il y avait du maquis il fallait brûler et qu'à cet effet Mouleydier serait brûlé le soir et après ces paroles, il se retire d'un air de maître.

Alors le blessé redit encore :

« Ils vont me fusiller ».

Ce que voyant, M. l'abbé Ladeuil tente encore auprès des officiers de le faire transporter chez lui. Ca lui est refusé encore.

Jusqu'à 8 heures ils n'y a pas d'évènements d'importance. Puis à 8 heures ½, nous vîmes arriver, dans le bourg même, les prisonniers du maquis, qui depuis le matin étaient enfermés dans une grange. Ils étaient pâles, las, abattus. On aurait dit des hommes venant de recevoir des coups violents tant ils marchaient en titubant. Un camion à bords élevés attendait. Les prisonniers furent amenés derrière et chargés un par un rudement.

Un allemand leur faisait mettre le pied sur un marchepied, puis d'un coup de poing dans le dos, il les précipitait sur la plate forme. Les mains liées derrière le dos ils ne pouvaient pas se retenir et ils tombaient rudement sur le dur plancher du camion la tête la première.

Puis les prisonniers étaient bousculés encore pour se relever et on les faisait asseoir le long de chaque bord du camion. Chaque prisonnier fut chargé de la même façon, toujours avec la même brutalité. Peu après que le dernier prisonnier fut chargé, 2 soldats apportèrent le lieutenant VANNAC sur sa civière, et le mirent sur le camion puis ils montèrent à leur tour, la mitrailleuse à la main. Les bords de derrière du véhicule furent relevés et celui-ci démarra aussitôt pour une destination que nous ne devons connaître que le lendemain. Et quand le crépuscule commença à descendre, le crépitement des mitraillettes retentit soudain se prolongeant un bon moment.

Nous apprenions plus tard, que c'étaient les prisonniers qui venaient d'être fusillés par leurs bourreaux.

Le lieutenant VANNAC avec ses 4 blessures fut achevé lâchement sur sa civière malgré la promesse des officiers allemands de le faire transporter à l'hôpital.

Puis, à 9 heures ½, les hommes de Mouleydier partirent pour Bergerac. Les femmes et les enfants devaient rester là, avec comme abri pour la nuit un hangar ouvert à tous les vents.

Et tandis que les allemands qui avaient rétabli le couvre-feu à 9 heures nous empêchaient de sortir, les 1^{er} incendies éclataient à Mouleydier qui, bientôt devint un immense brasier.

Le soir, l'incendie se rapprocha de chez nous. Les allemands dont la fureur ne connaissait plus de

la, avec comme abri pour la nuit un hangar ouvert à tous les vents. Et tandis que les allemands qui avaient rétabli le couvre feu à 9 heures nous empêchaient de sortir, les 1^{er} incendies éclataient à Mouleydier, qui bientôt devint un immense brasier. Le soir, l'incendie se rapprocha de chez nous. Les allemands dont la fureur ne connaissait plus de bornes, incendiaient une à une toutes les maisons du bas de Saint Germain. Et à 10 heures et demie, leur plan mis entièrement à exécution, le convoi allemand reprit la route de Bergerac. Ainsi finit cette journée du 21 juin 1944, illuminée par d'immenses incendies.

FIN
SIGNÉ
Tilhet René

bornes, incendiaient une à une toutes les maisons du bas de Saint Germain.

Et à 10 heures et demie, leur plan mis entièrement à exécution, le convoi allemand reprit la route de Bergerac.

Ainsi finit cette journée du 21 Juin 1944, illuminée par d'immenses incendies.

FIN

Signé : René Tilhet



René en juin 2010.